

On peut aussi inventer de nouvelles techniques filmiques, et on peut brûler le ruban. C'est toujours le jeu filmique. Dans le premier cas c'est une variation du jeu, dans le deuxième un « méta-film ». Ainsi il n'est nullement question d'une émancipation des joueurs. Au-delà des jeux, c'est le néant. C'est afin de ne pas verser dans ce néant, que nous persistons à jouer. À être des joueurs. *Homines ludentes*.

Nos images

X

Notre monde est devenu bigarré. Parmi les surfaces qui nous entourent le plus grand nombre est en couleurs. Murs couverts d'affiches, vitrines, boîtes de conserve, parapluies, slips, fruits et légumes, revues, films, programmes TV sont en technicolor. C'est l'antipode de la grisaille du monde industriel. Cette mutation n'est pas seulement d'ordre esthétique. Les surfaces qui nous enveloppent sont en couleurs pour irradier des messages. Presque tous les messages qui nous informent sur le monde et sur notre existence sont actuellement issus de surfaces.

À présent, ce qui codifie notre monde, ce ne sont plus les lignes de textes, mais des surfaces. Jusqu'ici l'unidimensionnalité du texte structurait le monde codifié. À présent, c'est la bi-dimensionnalité des surfaces qui le fait. Les informations qui nous programment sont « superficielles ». Elles sont issues des photographies, des écrans, des toiles de cinéma, des vitrines. Les images sont devenues les media influents. Victorieuse contre-révolution des images, défaite des textes. Cette contre-révolution par sa victoire n'a pas rétabli la situation pré-révolutionnaire, l'ancien régime des textes. Les images n'ont pas rétabli l'analphabétisme pré-textuel. Elles instaurent l'analphabétisme post-alphabétique. On ne peut pas dire des gens qu'ils ne savent pas encore lire. Ils ne savent plus lire.

L'écriture (par exemple : l'alphabet et les chiffres) est née de la révolution contre les images. C'est ce que nous pouvons constater sur certaines briques d'argile de Mésopotamie. On y voit l'image d'une scène, comme celle d'un roi vainqueur. À droite, à gauche ou en dessous de l'image, un texte. L'image se compose de pictogrammes du roi et de ses ennemis vaincus à genoux. La taille du roi est dix fois plus grande que celle des captifs. Le texte se compose des mêmes pictogrammes, mais cette fois ils sont tous alignés, et tous de la même taille. L'image signifie la scène, le texte signifie l'image. Le pictogramme du roi dans le texte ne signifie pas le roi vainqueur, mais signifie le pictogramme du roi dans l'image. Le texte « explique » l'image en déroulant sa bi-dimensionnalité en ligne. De cette façon, il change la signification du message. Il décrit l'image. Il compte et il raconte l'image, en réduisant les pictogrammes en éléments clairs et distincts qu'il range en

ligne, comme sur un collier. Ils deviennent des petites pierres (*calculi*) d'un *abacus* : le message devient calculable. Les textes sont des comptes et des contes du message imaginé.

Les images nécessitent une explication. Comme dans toute médiation, il y a une contradiction, une dialectique interne. Les images représentent le monde, et elles le cachent en même temps. Elles s'interposent entre l'homme et le monde. Représentations du monde, elles servent à s'orienter dans le monde, comme les cartes géographiques le font. Barrages, elles interdisent l'accès au monde. Au cours des siècles, les images devenaient de plus en plus barrages, et de moins en moins cartes d'orientation, et elles menaçaient ainsi l'homme d'aliénation par rapport au monde. L'humanité n'était entourée que d'images qui lui cachaient le réel. C'est alors que l'écriture a été conçue pour rendre explicites les images, afin de permettre à l'homme la maîtrise des images comme instruments, au lieu de devenir lui-même instrument de ses propres instruments. De la sorte, l'humanité se sauvait de l'idolâtrie.

Les premiers scribes étaient des iconoclastes. Ils déchiraient le voile des images dont l'opacité dissimulait le monde. Ils ont rendu les images transparentes. Pour qu'on cesse de les « adorer », et qu'on les réduise au rang d'instruments qu'elles sont. Cet engagement révolutionnaire des scribes est nettement marqué chez Platon et chez les prophètes : ils démythifient les images, et ils balayent l'idolâtrie.

S'exercer à lire et à écrire des textes amène à reculer d'un pas de la plate-forme de la conscience imaginative, par laquelle les images sont chiffrées et déchiffrées. Émerge alors une nouvelle plate-forme, la plate-forme de la conscience conceptuelle. La conscience imaginative est informée par les images, représentations d'un monde constitué de scènes. Monde vécu à travers la médiation de surfaces. La conscience conceptuelle est informée par les textes, représentations d'un monde constitué de processus. Monde vécu à travers la médiation de lignes. Pour la conscience structurée par les images, le monde est une situation (*Sachverhalt*). La situation soulève la question de la relation entre les éléments qui la constituent. Conscience magique. Pour la conscience structurée par les

textes, le monde est un devenir. Le devenir soulève la question de l'événement. Conscience historique. L'avènement de l'écriture est le point de départ de l'histoire au sens strict.

L'écriture n'a pas écarté les images de l'histoire. L'Occident, la seule société vraiment historique, peut être considéré comme jeu dialectique entre les images et les textes. L'imagination (capacité à chiffrer et déchiffrer les images) et la conceptualisation se sont mutuellement enrichies, au cours de l'histoire. L'imagination est devenue de plus en plus conceptuelle, et la conceptualisation de plus en plus imaginative. Là est la dynamique propre à la conscience occidentale. Les concepts de la physique moderne exigent une imagination plus riche que les images qui bariolent tel ou tel temple indien.

La société occidentale se répartit en deux plans pendant très longtemps au cours de son histoire. Un plan fondamental, celui des illettrés qui vivent dans la magie (les serfs). Un plan supérieur, celui des lettrés qui vivent dans l'histoire (les clercs). Un plan « païen » et un plan « judéo-chrétien ». Il y avait alimentation réciproque entre les deux plans, les deux mondes, celui du village et celui de la cité. Les images illustraient les textes, et les textes décrivaient les images. Les vitraux des églises illustraient les textes sacrés, les inscriptions dans les tapisseries décrivaient les scènes représentées.

L'invention de l'imprimerie d'abord, l'introduction de l'école primaire ensuite, ont bouleversé la structure de la société. Les textes sont devenus plus accessibles, à la portée des bourses de la bourgeoisie d'abord, du prolétariat ensuite. Le plan de la conscience historique est ainsi devenu accessible à toute la société occidentale. Il a couvert de son habit le plan de la magie. Les images ont été bannies de la vie quotidienne, et elles se sont ensevelies dans les ghettos des Beaux-Arts. En même temps, les messages des textes devenaient de moins en moins imaginables. Et de plus en plus conceptuels. Voilà que les textes ne servaient plus au propos pour lequel ils ont été inventés, celui de démythifier les images, de les expliquer. Libérés de cette vocation, ils n'obéissaient plus qu'à la dynamique du discours linéaire qui est la leur. La voie était ouverte à la prolifération des textes imprimés. On aboutit

à une débauche du papier imprimé, heureusement la voirie municipale est là.

Les textes, comme les images, et comme d'ailleurs toute médiation, contiennent eux aussi une contradiction interne. Ils représentent le monde, et ils le cachent en même temps. Représentations du monde, ils servent à s'orienter dans le monde, mais ils constituent en même temps les cloisons opaques des bibliothèques. Ils peuvent désaliéner l'homme, mais aussi l'aliéner du monde. L'homme passe sous silence la fonction orientatrice des textes, et il passe à une vie de pensées et d'actions en fonction des textes. Il devient fonctionnaire des textes. Une telle inversion de la relation « homme-texte », une telle « textolâtrie », caractérise le dernier stade de notre histoire.

Les orthodoxies politiques, philosophiques et théologiques fournissent plus d'un exemple de cette manie textolâtre. Les maniaques des textes ne savent que lire, ils ne savent plus regarder. Ils ont perdu l'imagination. La conscience historique, qui repose sur la démythification des images, perd ainsi le sol qui la soutient. Le contact avec l'imagination et, par elle, avec l'expérience concrète. Ce contact n'est possible que si les textes servent d'instruments d'orientation dans le monde. Quand le message des textes devient unimaginable, la conscience historique même devient une forme d'aliénation. Ainsi, à partir du XIX^e siècle, toute conscience historique, notre histoire à nous, est devenue, par défaut d'imagination, source de crise.

Cette crise se manifeste par divers symptômes, dont l'invention de la photographie. La photographie et ses prolongements, le film, la vidéo, l'hologramme, sont des techno-images. Inventées pour rendre de nouveau imaginable le message des textes. Dirigées contre l'opacité des textes, les technologies veulent les rendre à leur transparence originelle, à leur signification imaginative. Elles veulent délivrer l'humanité de la manie textolâtre : elles sont textoclastes. Les photographies sont les prophètes de notre temps : comme les prophètes brisaient les idoles, elles brisent les textes sur les pages des magazines.

S'exercer à faire des photos et à les déchiffrer (coder et décoder les techno-images) amène à reculer de deux pas de

la plate-forme de la conscience imaginative par laquelle les images traditionnelles (peintures, mosaïques, vitraux) sont chiffrées et déchiffrées. Émerge alors une imagination toute nouvelle. La plate-forme d'une conscience toute nouvelle, la conscience post-historique. Plate-forme à laquelle nous n'accédons encore que l'instant d'un éclair lumineux. Très vite nous retombons dans notre historicité linéaire, dans les textes. Nous sommes, par rapport aux techno-images, dans la situation des illettrés par rapport aux textes. Comme les enfants d'Israël adoraient les tables de la loi au lieu de les lire, nous adorons la télévision au lieu de la déchiffrer. Nous manquons de techno-imagination. Les techno-images nous programment.

Pour apprendre la techno-imagination, il faut avant tout savoir ce qui fait la différence entre une techno-image et une image traditionnelle. Si la deuxième est faite par un homme, la première l'est par un appareil. Le peintre pose des symboles sur une surface, pour signifier une scène. L'appareil est une boîte noire programmée pour absorber les symptômes d'une scène, et pour les recoder en symboles, en photographies. Il transcode des symptômes en symboles. Le programme de l'appareil lui est prescrit par des textes, par exemple les équations de l'optique et de la chimie. La techno-image, la photographie, est le résultat du transcodage de symptômes en images par un programme textuel.

Une explication terminologique : un symptôme est l'effet de ce qu'il signifie. La trace d'un ski est le symptôme du ski, le ski est sa cause. La trace que les rayons solaires impriment sur le négatif photographique est le symptôme d'une scène, cette scène est sa cause. Un symbole, au contraire, doit sa signification à une convention qui intervient entre lui et son signifié. Le mot « chien » doit sa signification, celle d'un animal, à une convention linguistique. Le symptôme est lié à sa signification par une chaîne causale, ininterrompue. Le symbole, au contraire, exige qu'on connaisse la convention qui le fixe, pour qu'on puisse le déchiffrer. Le symptôme est « objectivement » décodable, dès l'instant où on connaît sa cause. Le symbole est « intersubjectivement » décodable, à

condition qu'on partage le code conventionné, qu'on détienne la clef du code.

Cela dit, les techno-images passent pour être symptomatiques, et non symboliques. Leur message passe pour être objectif. Il n'en est rien. Elles sont avant tout symboliques, du fait que leurs symptômes, après leur passage dans l'appareil transcodeur, sont devenus symboles. Les techno-images se veulent objectives, et par là elles sont plus difficiles à décoder que les images traditionnelles qui avouent leur intersubjectivité. Ce que cachent les techno-images, ce n'est pas l'intention codifiante d'une main porteuse d'un message, mais le programme codifiant d'un appareil inerte. C'est cette supercherie même qui nous force à nous armer de notre techno-imagination pour maîtriser les techno-images.

La télévision illustre cette imposture des techno-images. Un appareil monstrueux qui irradie des images. L'*input* que ce Moloch ingère est composé de deux ingrédients : des bandes vidéo couvertes de symptômes, des textes programmeurs. Moloch se charge de transcoder les symptômes en symboles, tout en fonctionnant selon le programme. L'*output* : des images que ce Moloch vomit à travers les boîtes TV individuelles à l'heure du dîner. L'appareil TV, dans sa dimension cosmique, est une boîte noire qui ingurgite la conscience historique à travers les textes, pour la transcoder en images de programme TV, en conscience post-historique, qu'il nous jette au visage. La télévision est une boîte noire qui transcode histoire en post-histoire.

C'est pourquoi l'histoire progresse encore plus rapidement qu'auparavant : elle se précipite dans le tourbillon de la télévision. Tous les événements y affluent. Certains événements sont provoqués par la télévision elle-même. Elle est force créatrice de l'histoire. Tout événement politique, social, économique, scientifique, artistique se rue vers la TV pour en sortir transcodé en programme TV. L'événement n'est plus événement, il a été réduit en ritournelle post-historique. La télévision est l'océan vers lequel tous les courants de l'histoire se rassemblent. C'est la plénitude des temps. C'est le barrage où la linéarité du temps historique se convertit en circularité programmée réitérable.

Il ressort de tout cela que les techno-images, loin d'être tout simplement symptomatiques, comme elles prétendent l'être, sont en fait symboliques. Comme sont symboliques les images traditionnelles. Mais elles ont des significations différentes. Les images traditionnelles signifient des scènes. Ce sont des surfaces porteuses de messages à propos d'une réalité scénique, qui est un contexte fait de situations, de champs relationnels. C'est dans une telle réalité que s'installe la conscience magique. Les techno-images, elles, signifient des événements. Ce sont des surfaces porteuses de messages à propos d'une réalité historique, qui a cessé de l'être après son passage dans le transcodeur. Surgit, dans ce cas, une réalité toute nouvelle, propre au monde des techno-images, où s'installe encore une fois la conscience magique. Mais cette fois, ce n'est plus la magie pré-historique, comme dans le cas des images traditionnelles, mais une magie programmée. Le terme « pro-gramme » est l'équivalent grec du terme latin « pré-scription ». Le programme suppose qu'on sache lire et écrire. La magie programmée suppose un texte qui devient « pré-texte » à image. Celui qui est informé par les techno-images voit la réalité comme contexte programmé. Conscience magique post-historique.

Conscience, oui, mais conscience bornée par la programmation. Cette frontière de la programmation peut être franchie, à condition de nous armer de techno-imagination. Nous sommes alors amenés à reculer d'un troisième pas de la plate-forme imaginative par laquelle les images traditionnelles (peintures, mosaïques, vitraux) sont chiffrées et déchiffrées. Émerge alors la véritable conscience post-historique, dont le recul permet de critiquer les techno-images. C'est une conscience formelle, telle qu'elle s'articule déjà dans l'informatique, la cybernétique et la théorie des jeux. Si nous ne parvenons pas à nous armer de techno-imagination, à faire ce pas vers le « néant » pour dépasser le monde codifié par les techno-images, nous serons fatalement les victimes complices de leur programmation. Seule cette véritable conscience post-historique peut nous émanciper de la tyrannie des techno-images. Récidiver dans la conscience historique, s'entêter à critiquer les hommes derrière les techno-images, au lieu de dé-

chiffrer ces dernières, c'est rester dans la fosse aux chimères. Seule la techno-imagination peut nous libérer du technicolor.